

la pseudo-conscience heureuse diffusée par le mirage néo-capitaliste de la société dite de consommation, en faisant surgir tous les possibles, non réalisés, d'une vie radicalement autre. La tension, la tension des aspirations, mais sans favoriser l'évanescente de l'existence sous ses frustrations, ses manques, s'oppose aux aspirations vers une affirmation de la vie développée, à une montaison des « luttes » que ne peut satisfaire des produits. Le déséquilibre intérieur devant l'écroulement des valeurs et la médiocrité sensible aux propositions chargées un grand nombre de modes de vie, de comportements humains, de liaisons.

Or la réalisation effective de l'art de vivre passe par le changement des rapports sociaux. C'est le changement de monde. Tel est le dérangement, libérateur du temps, temporaire, particulièrement pour les générations adolescentes actuelles, si contestataires de l'ensemble de la politique, qui veut vement une entreprise de la bourgeoisie pour compléter la logique de l'enseignement possible sur son terrain, contre celle-ci des activités. Il veut détourner à son usage la société, qui n'est pas la diffusion du christianisme primitif dans le monde romain ou avec l'activité d'une intelligentsia aristocratique à la veille de la Révolution française.

Certes, des dangers menacent ce projet : l'inquiétude, l'insatisfaction, l'angoisse ne conduisent pas automatiquement à la pratique politique avec ses exigences de conscience et d'organisation. Elles peuvent inciter à la bohème intellectuelle, à la phrase révolutionnaire, offrir une évasion, nourrir une vie fantasmagorique qui compense les insuffisances de la vie réelle, procurer des paradis artificiels, favoriser la constitution de confortables contre-sociétés communautaires marginales.

D'autre part les dangers de récupération déjà signalés augmentent au fur et à mesure que triomphe le néo-capitalisme. L'art subversif ainsi que toute contestation pourraient devenir tolérés, voire entretenus comme éléments régulateurs du

système, comme nouvelles institutions d'intégration. A la limite, il ne resterait plus que deux scandales irrécupérables : les organisations de l'avant-garde révolutionnaire et, dans certains cas, le geste individuel du suicide par le feu.

Ces dangers ne doit pas cacher à saisir ; l'inquiétude existentielle est le terrain stimulant pour la prise de conscience des enfants de la bourgeoisie et de la vie. Elle est le climat dans lequel se cherche tâtonnante d'une « nouvelle humanité » à l'échelle mondiale, les étudiants et des intellectuels, la lutte à la « manipulation », la destruction des forces révolutionnaires. France n'est pas encore à l'heure du libéralisme, mais à celle d'un conflit entre libéraux et modernistes, d'une France lourde d'un potentiel explosif.

La possibilité à des modes d'être et de vivre autres permet de mobiliser des individus non seulement contre le système, mais aussi contre les déformations bureaucratiques des systèmes dits sociaux. Elle pose les revendications de libertés (libérales) dans les régimes capitalistes au niveau de revendications sociales et libertaires. Elle pose l'art et de Freud comme le problème du mental. Elle fournit ainsi une perspective de combat culturel et politique à long

Aussi peut-il être stérilisant d'opposer, comme certains esprits terroristes, qui se réclament d'Althusser, la science ou la théorie, seuls saluts possibles, face à l'idéologie, source négative de confusion et de spontanéité désordonnée.

Dans tout ce qui se cherche autour du concept encore incertain et mal assuré de « marxisme libertaire », il y a place pour des « idéologies révolutionnaires » dressées contre des « idéologies bourgeoises ». Il y a donc place pour l'art subversif, dans la mesure où la révolution des formes peut également se charger d'idéologies socialement agressives. Elles peuvent être soit d'orientation critique, visant une prise de conscience de ce qui est, soit utopique, entraînant un refus de ce qui est et proposant un modèle idéal de société et de vie quotidienne sans cesse différé.

biennialibi ? biennaliénation ?

Une conversation déambulatoire entre
François Le Lionnais et Jean-Clarence Lambert

Sous le péristyle des Musées d'Art Moderne, Paris, un mercredi après-midi, fin octobre. La conversation est commencée.

J.-C. L. — Je me rends compte tout à coup, cher François Le Lionnais, que plantés entre les colonnes d'Auguste Perret, à quelques pas de l'entrée de la Biennale, nous différons depuis un quart d'heure déjà, le moment de la visite. Est-ce méfiance, manque d'intérêt ou bien fait-il si beau, en ce mois d'octobre printanier, que nous hésitions à nous enfermer ?

F.L.L. — C'est d'abord à cause de ce soleil, chaleur et couleur. Mais aussi, bien sûr, parce qu'on a de moins en moins envie d'aller chercher l'art, tel qu'on le pratique aujourd'hui, dans les lieux spécialisés. On se demande d'ailleurs pourquoi ces objets prennent encore le chemin des expositions. Pour ma part, je ne les méprise pas, bien au contraire ! C'est, me semble-t-il, la conséquence d'un mouvement de civilisation en profondeur. Chacun et tous peuvent, ou doivent, produire des œuvres d'art, que ce soient des petites machineries « Lumière et Mouvement » ou des